

LA MAISON VIDE¹

... Partout où il y a un foyer heureux,
il y a une femme oublieuse de soi...
René Bazin.

... La vie, la vraie vie, consiste moins
dans la durée des années que dans l'inten-
sité, la noblesse et la beauté de l'effort
dépendé...
G.-M. Sencier.

On voit assez, par les épigraphes dont M. Harry Bernard a décoré son livre, qu'il n'est jamais entrée en l'esprit de notre auteur d'écrire un roman frivole. L'idée de *la Maison vide* ne se prêtait guère non plus à quelque sentimentalité de boudoir. D'un autre côté, M. Bernard aurait pu rééditer même certains des meilleurs motifs du roman espagnol *la Casa Seca*. Mais, chez nous, il ne s'agit point de maison sèche, c'est-à-dire sans enfants. Chaque foyer a sa grappe vermeille de marmousets, s'il veut être dans la juste note du pays. Or tel foyer ne garde pas toujours ses enfants, lorsque ceux-ci grandissent.

¹ Harry Bernard, *Bibliothèque de l'Action canadienne-française*, Montréal, 1926.

DE LIVRES EN LIVRES

Et voilà où intervient logiquement la thèse de M. Bernard, généreux patriote aux claires pensées.

Sur quoi, sur qui retombe cette faute que nous étudions ? Sur les influences du milieu, évidemment. Sur l'indiscipline moderne des fils et des filles, aussi évidemment. Sur les parents, davantage et sans discussion possible, eux qui ne doivent point céder aux ambiances délétères, mais plutôt faire en sorte que soit aimée et observée cette douce vie familiale qui, pleinement réalisée, serait la terrestre image du ciel. Et puis, sur la mère, surtout, gardienne de l'amour et de l'enfant. Pour sévère que paraisse cette doctrine, l'expérience sociale n'en confirme point d'autre.

* * *

Voici le cas bien concret des Dumontier.

Ces gens existent comme si leur demeure d'Ottawa, sise au plus chic endroit de la Côte-de-Sable, n'était que le lieu où dormir, le plus souvent, et, parfois, manger. Le père, intelligence cultivée et volonté faible, ne réagit point avec autorité contre les goûts mondains de son épouse, ni contre ceux de ses enfants qui se laissent emporter par le courant où leurs parents pataugent ridiculement. Par bonheur, pour faire contraste, il y a sous le même toit, une nièce de François Dumontier, qui, orpheline, élevée par un père de grand caractère, voudrait continuer chez son oncle la bonne

LA MAISON VIDE

vie, si remplie et si utile, qu'elle a connue chez elle. Hélas ! le tourbillon des bals, réceptions et fêtes outaouaises de toutes sortes est tel que Marthe, à son tour, subit la contagion. Elle s'attache aux vanités, moins il est vrai que ses cousins n'y sont attachés, mais suffisamment pour que s'atténue en elle ce qui constituait son charme rare et délicieux.

Trois malheurs, à ce moment, fondent sur les Dumontier : 1° le père s'aperçoit que son traitement de fonctionnaire public, complété par quelques autres sources de revenus, ne suffit plus, loin de là, à la dépense effrénée ; 2° l'aînée des filles, Raymonde, s'enfuit pour épouser un jeune homme qui n'est ni de sa race ni de sa religion et dont, par ailleurs, le mérite problématique ne consiste qu'à être un joli fox-trotteur ; 3° François, après des velléités de lutttes, se met à jouer et à boire.

Ces tristes avertissements ne ramènent pas tout à fait au foyer Mme Dumontier. Cependant ils frappent Marthe au plus profond du cœur. Aussi épouse-t-elle un fidèle ami d'enfance, bien résolue à ce que sa maison ne soit point vide comme celle de ses oncle et tante. Quant à François, par un sursaut d'énergie que Marthe aiguillonne discrètement, il tâchera de s'amender.

* * *

C'est un roman à thèse et un roman de mœurs que nous présente M. Bernard.

Sans doute existe-t-il beaucoup de familles urbaines où l'on se conforme à l'idéal de Marthe; cependant, il faut avouer qu'il en est trop dont les Dumontier sont les modèles. L'auteur analyse avec une psychologie fort déliée l'état de ces âmes ballottées dans le néant social. Il les peint en acte et les morigène surtout vertement. La plume de M. Bernard ne ménage pas les mots, pourvu qu'ils soient ceux de la dignité et du bon sens. En quoi elle a mille fois raison. Ainsi expliquera-t-elle que François, si clairvoyant, tandis que sa femme l'est si peu :

... en avait assez de cette vie insignifiante et fade de ces sottises en série qui sont les commandements du monde. Au fond de lui-même, il s'en voulait d'avoir donné sciemment, résolument dans ces multiples insanités que créent, pour occuper leurs loisirs, les fats et les oisifs. (p. 85.)

Cette même plume rappellera, plus loin, à Dumontier les « maux qui épuisent peu à peu l'énergie canadienne-française ».

Avec la mortalité infantile et la tuberculose, le manque de fierté ethnique, une certaine paresse native, vice national,² il mentionnait les insuffisances de la vie familiale.

² Rapprocher de ces paroles celles du R. F. Marie-Victoria, E.C. (*La Science et nous. Question d'attitudes.*) prononcées, il

174

même, les rapports de l'individu avec ses semblables, la famille, la société. (pp. 88-89.)

Après François, c'est Marthe qui nous fera toucher du doigt le mal dont souffrent ses hôtes, car Marthe et François occupent dans ce livre, si on veut bien tolérer la comparaison, le pôle positif, alors que Mme Dumontier s'y trouve au négatif. Ainsi Marthe, après un moment où Mme Dumontier a ressassé ses misères pour les jeter à la tête de son mari, réfléchira-t-elle à bien des choses très graves.

Ce n'était pas la première fois qu'elle avait connaissance des querelles de la maison. Elle se rappelait d'autres circonstances, où, pour un motif futile, la discorde avait montré sa tête hargneuse. Alors, la jeune fille avait tâché de s'écarter et de ne point paraître voir. Elle se gardait de juger. Elle connaissait trop peu, dans leur intimité, ces âmes qui s'agitaient en sa présence, souffraient à se meurtrir réciproquement, incapables l'une et l'autre³ de l'abnégation qui les eût rapprochés.

Mais elle ne pouvait se dissimuler l'évidente réalité. Le drame silencieux qui se jouait, Marthe le comprenait chaque jour davantage. La cause du mal. — Elle l'avait vue depuis longtemps. — C'était l'absence de courage devant les rigueurs de l'existence, l'inaptitude à souffrir discrètement pour le bonheur des autres. Cette maison où elle vivait, où on lui avait offert une place, était une maison vide, parce que la femme, celle qui devait faire trier réciproquement, incapables l'une et l'autre³ de l'ab-

³ L'auteur ici n'exécute pas plus Dumontier que sa femme. Chacun a sa part de responsabilité et répondra pour cette part.

l'absence, dans de trop nombreux foyers, d'une vie intérieure profonde. (p. 87.)

Sont-elles nombreuses, par exemple, les familles où les préoccupations d'ordre spirituel, l'éducation véritable des enfants, le développement du sens national, passent avant les soucis mondains, les rivalités vaniteuses et les toilettes de madame. (Idem.)

Certes, au cours de sa carrière, il avait vu des intérieurs vrais, en avait admiré, jaloux l'harmonie. Mais l'insignifiance générale de la vie familiale, surtout dans la classe aisée, de quels désastres n'était-elle pas responsable ? Que voyait-il ordinairement dans son entourage ? Des hommes mous, souvent passionnés pour des futilités : des femmes légères (au sens intellectuel), papillons resplendissants, mal préparés à leurs fonctions de mère et d'épouse. A quelques exceptions près, les familles ont tendance à descendre, plutôt qu'à monter. Les fils ne savent continuer leurs pères. Quel peuple nous serions aujourd'hui, si l'aristocratie bourgeoise avait toujours donné sa mesure ? Si les familles, au lieu de se diminuer, avaient mis dans leur programme de développement les vertus de discipline et de continuité ? A l'origine de toute déchéance, il y a un défaut d'ordre. L'ordre est à la base de la vie ; il doit être dans les idées, dans le gouvernement de soi-

et y a peu de temps, devant la Société canadienne d'Histoire naturelle : « Déjà, en 1664, l'ancêtre Pierre Boucher écrivait des Canadiens : — Ils ont communément l'esprit assez bon, mais un peu libertin, c'est-à-dire qu'on a de la peine à les captiver pour les études. » — Et louons d'autant plus ceux qui tendent vers le mieux !

175

naïté⁴ au bien de tous. Au lieu de garder les siens autour d'elle, de resserrer tendrement les liens de la famille grandissante, elle avait été la première à briser ces liens et à poursuivre le mirage des joies vaines. On l'avait imitée. Le foyer languissait par manque de vie intérieure. (pp. 111-112.)

Partout où il y a un foyer heureux, il y a une femme qui souffre, qui se dépense, qui se donne. Et cette femme, en créant du bonheur autour de soi, vit et grandit du bonheur des autres. Car tels sont les prodiges de l'amour. (p. 113.)

Quant à Mme Dumontier, on la reconnaît, avec sa seule crainte du monde comme règle de conduite sociale, en cette exclamation que lui arrache l'escapade de Raymonde :

Est-ce possible ? Un pareil scandale ! Que vont dire les gens ? (p. 121.)

La progression de l'angoisse au cœur de cette mère selon le siècle suit un cours qui est dépeint au naturel.

Remarquons bien cependant que Mme Dumontier n'est point une mère perverse, ni une épouse infidèle. Elle représente cette anomalie que nos temps voient se répandre et que le philosophe Comte marquait déjà : *Toute femme sans tendresse constitue une monstruosité sociale, encore plus que tout homme sans cou-*

⁴ Est-ce bien là le mot propre ?

rage. C'est M. Bernard lui-même qui appuie sa thèse sur cette citation.

Ces longs extraits du livre de M. Bernard n'étaient pas inutiles pour montrer comment notre auteur pose la question. Il la résout, nous l'avons déjà entrevue, de la seule façon plausible, s'il ne veut pas être un pessimiste désespéré. François et Marthe servaient le devoir mieux compris. Et peut-être Mme Dumontier, assagi par ses épreuves, le fardeau des années et la considération du bonheur de Marthe mariée, ouvrait-elle les yeux enfin. Car il faut vraiment qu'une pareille leçon porte en chacun ses fruits. Or il y aurait là matière à un autre volume, que le lecteur peut composer en son esprit. Ce ne serait point là une peine perdue.

* * *

Les caractères de second plan sont dessinés où il convient et comme il convient. Ils n'embarrassent point la scène ni ne sont des fantoches. Qui d'entre nous n'a connu leurs sosies : Raymond, Gigèle et Jules, enfants gâtés, sans ressort pour vivre courageusement ? Et Gilbert Grenier, un amusard pommé ; Henri Bégin, le fiancé si sérieux, si viril, si digne d'être cent fois aimé de Marthe ; et jusqu'à la vieille servante, Elmire, qui, à un certain instant, est bien la seule à habiter cette maison vide ?

Quelques-uns reprocheront à M. Bernard de n'avoir

178

toquée pour l'auteur du *Disciple* (dit-on toquée par ou toquée de ?) ; et « le vieux couple Belhumeur, remuant et grincheux ; la veuve Lemoyne » ; « l'énorme madame Darveau » dont « les mains rouges, quand elle les élevait pour un geste, tremblaient comme de la gélatine ». Pourtant, n'y aurait-il pas eu moyen de découvrir, en outre, quelques-unes de ces femmes dont la distinction est un charme bien près d'être une vertu, et que notre race possède encore pour l'honorer, même dans le monde ?

La façon d'observer de M. Bernard est aiguë. Il ne veut point être moraliste indulgent. Pour renforcer sa thèse, il nous exhibe ces mondaines évadées de leurs foyers. Hélas ! nous allons oublier que l'auteur satirise un salon politique féminin. Cela suffit.

Or nous ne traçons pas ces lignes pour marquer nos doléances contre le siècle. Lisons le livre de M. Bernard tel que celui-ci nous l'offre si gentiment.

* * *

Car M. Bernard écrit une langue châtiée qui nous repose de ces lâches tissus de phrases molles que l'on nous fait parfois lire chez nous. Il a un tour tout particulier de composer. Son plan arrêté, il procède par de courts ensembles, fort soignés, très serrés, très usés, et il lui arrive, en passant de l'un à l'autre, de laisser une solution de continuité. Cette composition rap-

pas fait suffisamment « remuer » ses personnages et d'épiloguer comme un moraliste. Mais n'est-ce point quelque chose pour un romancier de moraliser avec rectitude, lorsque la force des situations ne dégage pas d'elles-mêmes toutes les leçons nécessaires aux plus difficiles ? Et que le livre de M. Bernard en soit un où l'action ne prime point l'analyse, c'est que celle-ci est intérieure et qu'il faut éclairer les âmes où le vrai drame se joue. Chaque rictus témoigne d'un repli secret de l'âme.

Il reste que cette lumière puisse être d'une nuance un peu chagrine, à l'endroit où elle nous montre les invités de Mme Dumontier buvant leur tasse de thé, et qu'elle généralise les défauts des comparses sans les équilibrer des qualités indispensables. Car nous ne pouvons croire que le monde dessèche chaque cœur aussi fatalement. Que de vertus, n'est-ce pas ? se cachent dans le monde où elles sont déplacées ! Quant à nous, à la réception de Mme Dumontier (après en avoir lu le récit, nous imaginons y avoir assisté), c'est vers « la petite dame Mousseau, digne et proprette, qui n'avait pas l'air de s'amuser » (p. 58.) que vont nos suffrages. Les autres sont des poupées peintes : « Madame Lamonde, célèbre par son appétit ; madame Bigonnesse, qui promenait la même robe depuis dix ans, toujours refaite, au goût du jour [au fait, cette personne-ci nous devient sympathique, au moins si son économie est motivée] ; puis madame Bourget,

179

pelle parfois la manière de Laure Conan. Examinons ensemble un passage. Voici Marthe, Gisèle et Grenier qui dînent à l'*Élegant*.

Peu les habitués entraient. Ils apercevaient une connaissance, échangeaient un mot à la volée. Quelques-uns se seraient la main par-dessus les tables. Le piano mécanique, au fond de la salle, commença de moudre ses notes métalliques. De sa cage suspendue, un serin répondit.

— La dernière fois que je vous ai vu, dit Gisèle à Louis Grenier... — (p. 33.)

Par quelle guigne ne pouvons-nous relire cela sans lier la parole de Gisèle à la réponse du serin ? Il manque une transition qui serait la clef de tout.

La même chose se manifeste dans l'ordre d'une phrase où est tracé, en raccourci, le portrait de Marthe :

Elle avait vingt-trois ans et les yeux très bruns, les extrémités fines. (p. 14.)

Au seul point de vue du rythme, il y a ici deux syncopes. A celui de l'enchaînement rigoureux des termes, il y en a autant. Vingt-trois ans, yeux très bruns, mains et pieds fins, ce sont des notations sténographiques. Il ne fait point de doute que M. Bernard, observateur minutieux, a vu ce qu'il a inscrit en ses carnets. Il ne lui restait qu'à l'écrire, à styliser ce tableau pour qui le contemplerait.

Mais ce ne sont là que des bagatelles ! Vaudrait-il

mieux appuyer sur le fait que l'émotion se dérobe en ce livre et que la trame en est pâle ? Ce ne serait point tout à fait équitable. Encore une fois, ce volume n'est pas un roman d'amour. Il est celui d'une maison vide, celle des Dumontier, et laisse deviner celui d'une maison remplie de joie, celle de Marthe. Nous étudions les Dumontier hors de chez eux, et chez eux, par hasard, avec toutes les causes morales de leurs malheurs. Que Marthe, à côté, aime ou non Henri Bégin d'un amour sensible, peu importe; elle est une aimable clarté au milieu de tant d'ombres. La froideur des Dumontier, père et mère, s'explique aussi. N'y insistons pas, à moins que ce ne soit pour dire que, si Mme Dumontier eût eu le cœur de Marthe, qui n'est point sensiblerie mais devoir, le ménage de François n'eût donné raison qu'au roman le plus riant. Enfin, si la passion ne projette point son rouge feu sur les pages de ce livre — tant pis pour ceux qui l'y cherchent ! — c'est encore que le sens chrétien de M. Bernard lui conseille d'envisager un roman comme une œuvre délicate à traduire, lorsqu'on désire qu'elle soit une efficace morale.

Voilà la vérité sur ce livre. Et le scruter davantage ne révélerait que les autres formes d'un seul objet. Même les petites peintures d'une nature fort belle y sont brossées pour élever l'esprit et l'instruire de la beauté des choses de Dieu.

Créons-nous donc, pour mettre en pratique ce qu'en-

seigne ce roman, « une existence personnelle, parmi la rumeur du monde », car « si la foule garde ses faveurs au succès tapageur, souvent superficiel, elle renverse les idoles avec la même fureur aveugle qu'elle met à les élever. » (p. 151.) Et que les jeunes filles à venir, corrigeant l'erreur des Dumontier, apportent au foyer qu'elles orneront la pure flamme que Marthe retrouve en méditant les paroles de l'Esprit-Saint : . . . *La grâce est trompeuse et la beauté est vaine; la femme qui craint le Seigneur seule sera dans la gloire.*

* * *

Les livres de M. Bernard sont l'expression de nobles pensées. Aussi leur auteur va-t-il de cime en cime. Couronné par le Jury du Prix d'Action intellectuelle, et deux fois, en 1924 et 1925, par celui du Prix David, que lui reste-t-il à désirer ? Beaucoup. A ne pas s'arrêter en chemin. Il n'est point de répit pour l'homme de lettres conscient de sa tâche. Notre littérature est pauvre en romans; M. Bernard l'enrichit. Rien de mieux ? Si ! Qu'il tente désormais, avec bien d'autres qui y travaillent obscurément, sinon vainement, de nous donner ce que nous n'avons point et sans quoi nous sommes si peu : un ouvrage plus patiemment mûri, plus plein, de main plus sûre et plus vigoureuse. Et puis, après ? Après ! Un chef-d'œuvre . . . Voilà la très large limite aux exigences artistiques d'un peuple qui prétend au triomphe chez nous de l'intelligence.